

René Viau, Alain Cliche, François X. Côté

Josée Bonneville

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36720ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, J. (2007). Compte rendu de [René Viau, Alain Cliche, François X. Côté]. *Lettres québécoises*, (126), 18–19.



☆☆☆☆
René Viau, *Hôtel-motel Les Goélands*,
Montréal, Leméac, 2006, 192 p., 19,95 \$.

Un huis clos poignant, une écriture raffinée

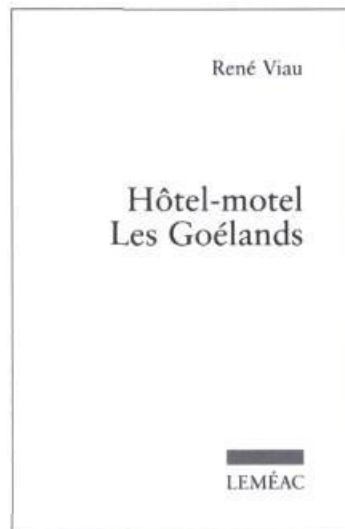
René Viau signe un premier roman tout en finesse.

Le roman débute par l'évocation du lieu : « La voiture traverse des paysages inhabités. Grandioses et sauvages, ça va de soi. » (p. 9) Tout est dit : la solitude des personnages ainsi que leur détresse. Car le paysage, ici, n'est pas que décor ; il reflète la vie intérieure des protagonistes, il l'incarne même.

Jim et Vera roulent sur la 138 dans la vieille Volvo de Jim. Ils s'arrêtent bientôt à l'hôtel-motel Les Goélands, à Sandy Beach, sur la Côte-Nord, où ils louent une cabine décrépite en bois rond. Ils ne veulent y passer qu'une nuit ; ils y resteront deux semaines. Cet endroit est à l'image de ce qu'ils sont : perdus. Tout comme l'avion qui s'est écrasé contre une falaise, près de leur motel, lors d'un crash célèbre, en 1957, leur vie a dévié de la trajectoire qu'ils avaient voulu lui donner et elle s'est brisée en morceaux.

Jim et Vera ne forment pas un couple, comme le lecteur pourrait d'abord le croire. Jim est amoureux d'Alice, qu'il ne se console pas d'avoir perdue. Il voudrait parler d'elle avec Vera, mais celle-ci ne veut rien entendre et, souvent, se réfugie dans le

sommeil. Vera, de son côté, reste traumatisée par des événements qui se sont déroulés en Italie, d'où elle est originaire, et dont elle ne veut pas parler avec Jim : « Qu'est-ce qu'il comprendrait de toute façon ? » (p. 55) Ils sont donc seuls ensemble, perdus chacun dans leurs pensées. Ils font du « surplace mélancolique » (p. 185) tout en buvant de la bière et du whisky. Vera, en outre, avale des pilules de toutes les couleurs et prend trois douches par jour comme si elle voulait se laver d'un passé qui lui colle douloureusement à la peau.



La narration oscille entre ce présent douloureux et le passé qui l'a engendré. Elle reconstitue peu à peu les principaux événements de la vie de Jim et de Vera et fait voir le cul-de-sac où ils les ont menés. Obligés de reconnaître la fin de leur jeunesse et de leurs illusions, face à l'impasse, il ne leur restera qu'à réorienter leur vie.

UNE ÉCRITURE PICTORALE

René Viau est critique d'art. Il a signé plusieurs monographies et a publié, entre autres, la biographie *Dallaire — Le cyclope et l'oiseau*. Cela explique sans nul doute sa sensibilité à la lumière et à l'espace.

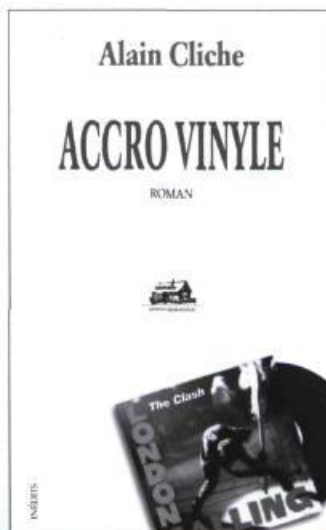
Il décrit souvent un paysage ou une scène comme on imagine qu'il décrirait un tableau. Mieux : il fait de certaines scènes des tableaux, comme dans ce passage où Jim pense à Alice : « Lorsqu'elle en ouvre la porte [du frigo], une ampoule à l'intérieur projette son halo sur son visage. Sa lumière traverse le tissu de sa robe de nuit. Quand elle se penche, ses cheveux sont projetés en avant. » (p. 69) Son écriture est à la fois précise et suggestive ; elle procède par touches impressionnistes et réussit à créer un climat, une atmosphère. Tout en finesse, vraiment !

☆☆☆☆
Alain Cliche, *Accro Vinyle*, Trois-Pistoles,
Éditions Trois-Pistoles, 2006, 220 p., 23,95 \$.

Drogue, sexe et punk, et rap, et techno...

Amateurs de musique, ce roman est pour vous.

On connaît peu de choses du personnage principal du roman, qui en est aussi le narrateur : il a étudié quatre ans à l'université, il a été DJ au milieu des années quatre-vingt, il a par la suite travaillé comme concepteur publicitaire dans deux agences successives, il a pour voisin un propriétaire de magasin d'antiquités et il aura bientôt 40 ans. Quand il voit une offre d'emploi



— qu'il dédaigne — pour « un truc dans [s]es cordes » (p. 160), on ne sait pas de quoi il s'agit. Ce qu'on sait, par contre, c'est qu'il est un passionné de musique. Pas de musique classique, qu'il n'écoute jamais, mais de punk, de rap, de techno, de blues, et j'en passe. On a l'impression que le narrateur vit dans un univers parallèle, séparé du « vrai » par des murs de sons. Seuls importent, pour lui, la musique et les vinyles qu'il collectionne et qu'il trouve dans les ventes de débarras ou de déménagement. Cette recherche de disques semble être sa seule occupation, et, pour cette raison, certains passages des premiers chapitres me sont d'ailleurs apparus répétitifs.

La narration alterne entre la vie présente du narrateur et sa vie passée. Au fil de ses trouvailles et des disques qu'il écoute, émergent des souvenirs : sa première blonde, à onze ou douze ans, son commerce de *pot*, au secondaire, un voyage à Toronto, un autre à New York pour assister au concert du groupe Kraftwerk, sa première soirée *new wave*, son travail de DJ dans un club, etc.

DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE

Le roman met en scène des jeunes avides de drogue et de partys qui jettent un regard cynique sur la « société d'abrutis » (p. 222) qui les entoure, des jeunes pour qui la musique est à la fois une « religion » (p. 81) et « le détergent de l'âme [...] [qui] déloge la crasse, la bêtise, la connerie » (p. 181). L'intérêt du roman ne réside cependant pas dans la critique sociale qui affleure ici et là et qui m'apparaît plutôt convenue dans la mesure où elle se résume à peu près à répéter les clichés habituels sur le travail de bureau qui annihile la vie intérieure, par exemple, et sur la futilité de la course à la consommation. Il est plutôt dans l'évocation d'un univers musical peu présent dans notre littérature. L'auteur, qui a été DJ aux Foufounes Électriques, connaît bien son sujet. Un très grand nombre de chanteurs et de groupes sont mentionnés dans le roman, et leur musique est largement commentée. Ces commentaires ne sont ni froids ni intellectuels ; ils témoignent d'un amour profond de la musique, d'une musique qui n'est pas qu'un accompagnement mais une donnée essentielle de la vie. « Découvrir une chanson qui m'émeut est un grand moment, affirme le narrateur. C'est pour ça que je vis. Je retrouve une partie perdue de moi-même. Une vie antérieure soudain ranimée. » (p. 201) Les passages où il décrit, avec des images fortes, l'effet de la musique sur lui sont saisissants.

☆☆ 1/2

François X Côté, *Slash*, Montréal, VLB éditeur, 2006, 144 p., 17,95 \$.

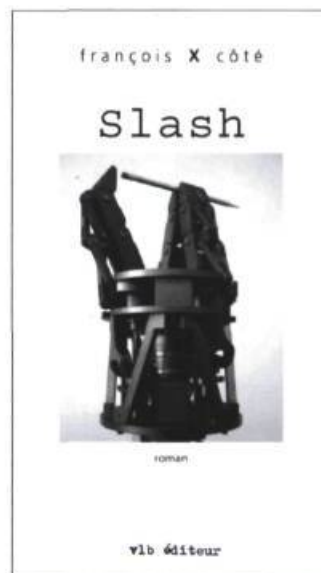
Écrire est un art cérébral

C'est du moins ce qu'affirme le narrateur du prix Robert-Cliche 2006.

L'élément déclencheur de l'intrigue du roman est invraisemblable : un enfant de cinq ans, Pierrot Nelson, se fait happer par une souffleuse qui recrache aussitôt, indemnes, son tronc et sa tête. Impossible de croire qu'il soit sorti vivant de cet accident et qu'il n'y ait perdu que ses quatre membres. Pierrot, qui est le narrateur, vit à Baie-Comeau avec ses parents musiciens, son frère aîné, Jules, qui s'occupera beaucoup de lui après l'accident, et sa jeune sœur, Marie. Jusqu'à l'accident, son enfance est tout ce qu'il y a de plus normal. Elle continue de l'être, jusqu'à un certain point, après l'accident puisque, étonnamment, il se dit heureux. Ce n'est qu'à la puberté que le drame le rattrape, au moment où il prend conscience que son handicap l'empêche d'assouvir les nouveaux désirs qui l'assaillent. Pour les femmes, objets de ces désirs, il n'est qu'« une occasion de



FRANÇOIS X CÔTÉ



charité chrétienne » (p. 56) ou, pire, au cours d'une soirée à la polyvalente, l'objet d'un pari pour une certaine Véronique qui lui donne son premier baiser. À treize ans, il décide de devenir écrivain. La vie qu'il ne peut vivre, il la fantasmera. Dans les années qui suivent, il écrit, à l'ordinateur, des centaines de pages où il s'invente des voyages, mais surtout des aventures sexuelles.

L'ÉCRITURE, UN ART CÉRÉBRAL ?

Si l'intrigue, qui louvoie entre réalisme et absurdité, verse parfois dans l'in vraisemblance, c'est qu'elle est un prétexte pour parler de l'écriture et de l'écrivain. Ceci justifie-t-il cela ? J'en doute. Quoi qu'il en soit, le roman s'ouvre sur cette phrase : « Écrire est l'art des hommes-troncs. » Son narrateur sans bras ni

jambes apparaît, dès lors, comme une métaphore de l'écrivain. D'entrée de jeu, il affirme que l'écriture est, de tous les arts, « [...] le plus froid. Le plus lourdement cérébral. Le plus bavard. » (p. 15) Cette affirmation, cependant, n'apparaît non seulement discutable, mais contredite par le roman lui-même dans la mesure où son intérêt ne réside pas dans la démonstration du caractère supposé cérébral de l'écriture, mais dans les pages où celle-ci est la plus incarnée. Quand le narrateur, par exemple, décrit avec force détails ses promenades en fauteuil roulant, le lecteur se sent emporté, en butte avec lui aux multiples embûches de ce mode de transport peu commode. C'est lorsqu'elle fait preuve de vivacité et d'inventivité que l'écriture de Côté est séduisante, pas lorsqu'elle cherche à expliquer. Certaines scènes sont troublantes, celle du mannequin dans la vitrine, par exemple, ou très inspirées, comme celle du cerf-volant. Si l'émotion est souvent tenue à distance par un narrateur volontiers cynique (le cynisme n'est-il pas un moyen de défense contre la douleur ?), il arrive à plusieurs reprises qu'elle s'exprime avec beaucoup de lyrisme.

Le roman, à vrai dire, contredit sa prémisse de départ, et c'est tant mieux. Il fait la démonstration que, loin d'être cérébrale, l'écriture résulte d'une pulsion sexuelle. À cinq ou six ans, Pierrot s'était mis « à écrire faute de pouvoir jouer au docteur » (p. 51) ; adolescent et jeune adulte, il écrit à défaut de pouvoir baiser. Cela s'appelle la sublimation.

IMPRIMERIE
LEBONFON INC

Une alternative dans le monde de l'édition.

2523, boul Chomedey, Laval, Québec, H7T 2R2
tél: (514) 907-4793 poste 34, téléc: (450) 686-8660
courriel: danielle.trudeau@lebonfon.com